

Raymond BEAULATON
19, Place de la Boussinière
72000 LE MANS

le 09 avril 1994

à Monsieur Yves CHANIER
44, rue des Migneaux
78300 POISSY.

Cher Monsieur ;

J'ai bien reçu votre lettre du 27 / 03 et, avant toute chose veuillez trouver ci-joint :

1°) l'extrait du livre de Madame Launay du Centre Généalogique Maine-Perche.

2°) l'interview que j'avais accordé à un journaliste en Sept.92. Ces deux textes vous donneront déjà quelques renseignements.

Je n'ai pas connu Simone TRUFFIT, mais sa photo figure sur le LIVRE D'OR du Réseau CND Castille. Il y avait environ 4.500 membres au réseau, c'était certainement peu relativement à la population, mais il est évident que nous ne pouvions pas tous nous connaître.

Pour en revenir à vos questions, mon entrée au réseau CND Castille s'est faite un peu de façon inopinée, j'assurai déjà de nombreuses liaisons lorsqu'au courant de l'été 1942, Paul SEGRETAIN nous contacta mon frère et moi.

Mes fonctions dans le réseau étaient surtout des liaisons que j'assurai avec d'autres groupes, en particulier avec Libération-Nord et le Front National. Le travail était varié : fabrication de faux papiers, cacher et faire passer en zone sud des camarades recherchés, réception de parachutage, sabotage etc...

Personnellement je n'ai jamais accepté d'être dans un groupe structuré, ce qui était d'une plus grande sécurité, mon activité s'imbriquant avec d'autres groupes de résistance.

Des anecdotes sur le réseau furent, je crois, suffisamment évoquées par de nombreux livres de REMY que les exploits presque légendaires situaient indiscutablement dans le peloton de tête de la Résistance.

Je l'ai dit très souvent, mes motivations de participer à la Résistance dès juillet 1940, c'était pour permettre à la liberté d'expression, conquise en 1881, de retrouver sa vraie place. Ma devise fut toujours et reste celle de Voltaire lorsqu'il disait : " JE DESAPPROUVE CE QUE VOUS DITES, MAIS JE DEFENDRAI JUSQU'A LA MORT VOTRE DROIT A LE DIRE." et j'étais loin de me douter de l'usage qui serait fait de notre combat.

Déjà en 1950, le Colonel Rémy tira la sonnette d'alarme pour essayer de mettre fin aux tristes vengeances de certains individus rejoignant en ce sens mon ami Paul Rassinier (auteur du livre Le Mensonge d'Ulysse) un des fondateurs de Libération-Nord qui fut déporté à Buchenwald et à Dora, mort en 1969, et qui osa dire : " Le bourgeois et le petit-bourgeois dont l'existence est garantie par celle des prisons, ne sont contre qu'à partir du moment où on les y fourre. Il en était de même de tous ces MM. Classe moyenne qui sont revenus des camps allemands la haine sur les lèvres ou au bout de la plume et qui n'étaient contre les camps que parce qu'on les y avait mis. La preuve, c'est qu'à peine rentrés, ils ont demandé (et obtenu) qu'on y mit les autres ! Ces gens-là ne m'intéressent pas ."

Aujourd'hui, ils n'ont pas hésité avec les lois Pleven (1° juillet 1972) et Gayssot (13 juillet 1990) à imposer une idéologie officielle de plus en plus étroite et contraignante.

Le totalitarisme a passé sur le corps de la résistance, l'ombre de la francisque trône à l'Elysée. Aujourd'hui il faut subir la loi du mensonge triomphant qui passe et que dénonçait Jaurès

.../...
Nous aurions pu croire, à la "libération !" que les libertés TOUTES les libertés renaîtraient rapidement, c'était mal connaître certains individus qui reprirent vite leurs bonnes habitudes d'exploitation éhontées de l'humanité.

La guerre a continué partout et gagne toujours plus de terrain. Lorsque sur le livre d'or du réseau j'écrivais comme dédicace à Rémy : " Au colonel Renault dit Rémy, en souvenir d'un agent de liaison. Avec l'espoir que notre lutte commune aura été un pas vers la paix éternelle." je me faisais de drôles d'illusions.

Les médias ressassent actuellement des tas de romans sur la résistance et sur l'occupation. On voudrait culpabiliser tout le monde comme responsable d'une catégorie de victimes mais pour Hébron, c'est déjà l'amnistie et l'oubli..

Il n'y a en moi aucune irritabilité, j'ai 72 ans et je vois les choses avec circonspection. Des gens qui exploitent aujourd'hui leur martyr (comme s'ils furent les seuls) pour imposer leur histoire et leur autoritarisme financier ne peuvent en aucun cas mériter les éloges du pourquoi nous avons combattu dans la résistance.

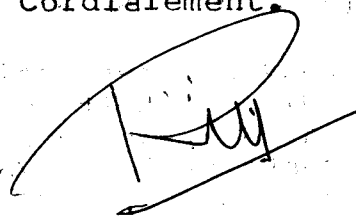
Lorsque votre grand-mère Simone TRUFFIT écrivait dans sa dédicace à Rémy : " A notre chef qui sait si bien faire revivre l'admirable esprit de la clandestinité ", elle avait certainement bien compris le véritable esprit de la résistance que, malheureusement, beaucoup de ceux qui prétendent le perpétuer ont abandonné depuis longtemps et en particulier ceux qui désavouèrent Rémy en 1950.

Excusez moi de la longueur de ma lettre et aussi des fautes d'orthographe et de frappes. Dans le monde où nous vivons la Résistance est un acte de vie c'est pourquoi elle est et sera perpétuelle.

Je ne serai pas à l'Assemblée Générale des 10 et 11 mai, mon état de santé ne me le permet pas et d'autre part je n'ai jamais eu le goût des manifestations.

A votre disposition pour d'autres renseignements,

Cordialement,



Pièce jointe en 1 et 2 - Photocopie de la dernière lettre que m'a adressé Rémy.

Résistant de toujours

Raymond Beaulaton, vous avez été cheminot pendant la majeure partie de votre vie, de 1945 à 1972. Vous avez 70 ans. Vous vous êtes engagé dans la résistance à 18 ans et vous êtes connu pour vos idées anarchistes. Ami de Paul Rassinier, vous êtes resté proche de ses vues et, membre de l'Alliance ouvrière anarchiste, vous écrivez dans *l'Anarchie*. Vous avez pris part à la fondation d'un groupe de résistants en juillet 1940, pourquoi ?

En effet, j'ai passé la majeure partie de ma vie dans les chemins de fer, puisque mon père était cheminot et logeait à côté de la gare de triage et de dépôt du Mans dans la Cité Dautry constituée d'environ 200 pavillons réservés aux cheminots, où chacun avait environ 100 m² de jardin, des poules et des lapins. Dans cette cité, où malgré les différences d'opinion (socialos, cocos ou curetons) régnait un sentiment de solidarité ouvrière. Que ce soient les sédentaires qui travaillaient en 3 x 8 ou les roulants qui n'avaient pas d'heures fixes, chacun était habitué aux va-et-vient entrecoupés de temps en temps par quelques coups de tampons de wagons qui se rencontrent, les aboiements des chiens heureux lorsque leur maître rentrait ou par le chant sain des coqs au lever du jour.

Votre propos est assez poétique. Mais quand s'est produit pour vous le premier déclic ?

À la fin de l'école primaire, à mon entrée en apprentissage d'ajusteur, quand j'ai vu arriver le Front populaire et les manifestations ouvrières. À l'époque on parlait surtout d'antifascisme, beaucoup d'ouvriers italiens avaient fui l'Italie de Mussolini alors qu'on ne voyait pas d'ouvriers allemands chercher du boulot en exil. Et puis la guerre d'Espagne commençait. Il y avait des réunions de la Solidarité internationale antifasciste où prenaient la parole Henri Jeanson, Marceau Pivert, Marcelle Cappy, le Suédois Jones Anderson et d'autres encore. Puis ce fut l'arrivée massive des réfugiés espagnols.

C'est pendant cette période, entre 36 et 39, que j'ai commencé à fréquenter les milieux anarchistes, en particulier le groupe des Amis de la Patrie humaine du Mans (animé par Paul Mauget). Il tint, entre autres, une réunion le 29 juin 1939 au café du Nord, place de la République, où il était dit pour annoncer la réunion : « Un exercice de défense passive doit avoir lieu prochainement dans notre ville. Nous devons nous efforcer de dénoncer l'inefficacité des moyens employés pour se protéger contre les gaz. Les dirigeants du groupe espèrent que les camarades auront à cœur de collaborer à cette entreprise de débouillage de crâne. »

En juin 39 tout était donc prêt pour la guerre. Ou plutôt pour « la drôle de guerre », car jusqu'en mai 40 la vie, en France, continua comme avant... Si ce n'est que les réfugiés espagnols sont « concentrés » ! dans des camps, comme à Argelès où

ils souffrent de la faim et des intempéries, où ils sont rongés par la vermine et décimés par la maladie. Mais il n'y a pas de quoi en faire un plat, puisqu'ils ne sont ni riches, ni chrétiens, ni juifs et que leurs geôliers sont de braves gardes mobiles !

Si ce n'est aussi qu'il faut bien que le commerce continue. Pendant cette « drôle de guerre », les trains chargés de minerai de fer des mines de Segré (Maine-et-Loire) se dirigent régulièrement vers l'Allemagne, via la Belgique. Tous les cheminots de la cité en parlent, certains écrivent au journal local *la Sarthe*, sans réponse évidemment. D'autres interviennent auprès du syndicat, qui, il va de soi, leur adresse une fin de non-recevoir, censure oblige.

Adolescent, vous aviez le sens de l'observation. On a hâte de savoir comment vous avez vu surgir les hordes germaniques...

L'arrivée des troupes allemandes eut lieu en mai 40. Morose, la population ne fut pas rendue euphorique par l'appel londonien d'un certain de Gaulle, que d'ailleurs personne n'avait entendu. Le boulot reprit. Les Allemands détenaient des prisonniers de guerre sur place. Beaucoup s'habillèrent en civil et regagnèrent leur domicile. D'autres pensaient que la guerre était finie et qu'ils allaient être démobilisés dans les régles.

Les deux zones représentaient déjà une frontière hermétique. Il fallait montrer patte blanche, c'est-à-dire des papiers pour passer d'un côté à l'autre. C'est cette histoire de papiers qui nous fit réfléchir et c'est pour cela que le 20 juillet 1940 nous décidions de former un petit groupe. Je me souviens que la première fausse carte fut pour un coiffeur polonais qui coupait les cheveux à pas mal de monde dans la cité. Il fut donc déclaré d'office, par nous, de nationalité française et ne risquait pas d'être emmerdé par la police allemande, qui s'en foutait à l'époque, mais aussi et surtout par les flics français, qui étaient plus pointilleux, pour ne pas dire cons. Il ne serait venu à personne dans la cité l'idée de savoir si le gars était Polonais, Breton ou Corse... Surtout à partir de la fin de 1940, quand ce qui commençait à préoccuper les gens c'était la bouffe.

D'engrenage en engrenage j'ai ainsi noué des contacts. La presse était pratiquement muselée depuis septembre 1939, et ce n'était ni le gouvernement de Vichy ni les services allemands qui allaient nous permettre de dire ce que l'on voulait. Si ces derniers motivaient, en zone occupée, la censure par des « raisons militaires », Vichy, complètement à la remorque des religions, invoquait la « morale ». Il ne nous restait donc qu'à publier nos idées sous forme de tracts ou de petits journaux « anonymes », que nous distribuions dans les boîtes aux lettres. C'est ainsi que j'ai participé à la fondation d'un groupe de résistants.

En réalité, il n'y eut pas une résistance mais des « résistances ». Chose dont je me suis rendu compte dans les années suivantes quand, étant devenu agent de liaison entre différents mouvements, j'ai vu que si certains avaient des idées de « liberté », d'autres n'aspiraient qu'à changer un autoritarisme par un autre. J'ai alors commencé à comprendre que l'homme n'en sortira jamais s'il a besoin de meneurs. C'est pourquoi depuis bientôt un demi-siècle je suis un *en-dehors*, un anarchiste. Par quel miracle serait-il possible de vivre *en-dehors* de la société ? Surtout qu'il est rare que des anarchistes soient d'accord entre eux. Ils peuvent s'entendre dans le refus, de la hiérarchie par exemple. Mais ne se font-ils pas de douces illusions sur les capacités de discernement de la foule, car sans autorité établie on voit mal comment l'homme pourrait vivre en société ? Comme le remarquait Maurice Joly, il peut même arriver que certains provoquent un état des choses anarchique pour amener les peuples à vouloir une dictature.

Il n'y a pas de miracle. La société future pour le politique est l'équivalent du paradis pour le croyant. Une « autorité établie » est un non-sens pour un anar. Ils sont loin de l'anarchie ceux qui nous parlent de « communisme libertaire », de « socialisme anarchiste », etc. Ils ont l'esprit hiérarchique ancré en eux et en réalité ne cherchent qu'à réaliser une variété de bolchevisme. J'ai toujours en tête ces mots d'un ancien : « S'il était possible d'abattre le pouvoir par le pouvoir, l'anarchisme n'aurait aucune raison d'être. »

C'est pourquoi l'anarchiste ne peut pas être organisé ; le mot organisation incite au pouvoir, c'est donc un mot ambigu, illogique, suspect et démagogique. Un anarchiste est un *résistant* permanent et à chaque fois qu'il permet par son action personnelle l'implantation de mœurs nouvelles il agit pour que la vie en société animale (je ne dirai pas humaine) soit la meilleure possible.

Nous ne pouvons ici qu'effleurer le sujet, mais il s'agit avant tout d'aimer la vie, non seulement pour l'homme mais pour tous ceux qui vivent autour de lui dans une société que l'homme leur conteste de plus en plus. L'homme voudrait la planète pour lui seul et c'est cela qui causera sa fin. Ainsi l'homme est le principal accusé. C'est contre ses travers que vous êtes entré en résistance en 1940. Résistance que vous n'avez pas quittée depuis. Mais revenons-en à ces années d'occupation. Vous étiez agent de liaison entre différents mouvements, en quoi consistait votre activité et quels étaient vos rapports avec ces groupes, dont certains faisaient des attentats visant de simples soldats ennemis ?

En août 1940 je m'étais fait embaucher comme agent d'assurances, ainsi mes déplacements et mon porte-à-porte ne paraissaient suspects à personne. Je fus donc chargé d'établir des contacts en premier lieu avec le noyau fondateur de Libération Nord (Henri Lefevre et René Planchais), puis avec le mouvement syndical ; Jules Pottier, secrétaire de l'Union des syndicats ouvriers de la Sarthe (CGT), était resté en place.

Jusqu'à fin 41, les activités étaient surtout : fabrication de faux papiers, distribution de tracts dans les boîtes aux lettres et quelques opérations de sabotage des transports militaires. Ce qu'on a coutume aujourd'hui d'appeler la « Résistance » avec un grand R fut assez complexe. Beaucoup de ceux qui n'ont jamais été étiquetés « Résistants » furent néanmoins très actifs. Mon père, qui était visiteur au triage (visiteur était le cheminot qui longeait les trains avec le marteau et la clé à molette en bandoulière et qui vérifiait les bandages des roues, les freins des wagons, etc.), dévoyait avec ses copains les wagons de matériel militaire allemand en intervertissant les étiquettes de destination. Ils avaient comme complice un cheminot allemand du nom de Feiser, ancien combattant de 14-18 comme mon père, qui disait : « Plus on fouta le bordel, plus vite la guerre finira. »

Incrusté dans la Résistance *officielle* je ne sais pas si j'ai la qualité nécessaire pour parler de cette période trouble, où après la guerre des trafiquants de marché noir et des arrivistes de tout poil se ruèrent sur les honneurs, les médailles et les bonnes places.

On ne voit pas pourquoi vous vous interdriez de le faire. Mais continuez d'abord à évoquer l'occupation.

C'est surtout vers fin 41 que commencèrent les actions plus violentes. En juin 41 la guerre éclate à l'est entre l'URSS et l'Allemagne. Les cocos cherchent à prendre contact. Je suis celui qui établit les contacts dans la Sarthe avec le Front national, pas celui de Le Pen mais l'organisation des communistes d'alors. Entretiens de nombreuses organisations plus ou moins militaires se sont constituées : OCL, Armée secrète, etc. En 1942 je deviens agent de liaison du réseau CND Castille (avec Gilbert Renault-Decker, dit colonel Rémy). Tout cet amalgame de réseaux, d'organisations et de groupes divers commence à faire un drôle de méli-mélo où celui qui réfléchit a du mal à s'y retrouver. Pour les communistes du Front national l'ordre donné par le comité central du Parti est : « à chacun son *boche* ». Ce qui veut dire qu'il faut tuer le troufion allemand simplement pour provoquer des représailles afin de dresser la population passive contre l'occupant. Certains membres du FN n'étaient pas d'accord et il y eut du tirage, mais d'autres suivirent les ordres du comité central et je ne rappellerai pas ici les otages qui payèrent de leur vie les conneries des « élites ».

Par chez nous, la guerre commença à faire ses ravages en 1942. Ce fut le coup de main de Bruneval (dit débarquement de Dieppe) par les troupes anglo-canadiennes pilotées par les agents du CND Castille. L'été 1942, je me trouve à Rouen, et le 8 septembre il y a un bombardement d'aviation sur les installations SNCF de Sotteville (140 morts). Jeudi 4 mars 1943, bombardement des ateliers et du dépôt SNCF du Mans (8 morts, 40 blessés). Le 9 mars les mosquitos de la RAF bombardent l'usine Renault du Mans (5 morts). Le 1^{er} avril 43 un copain, Paul Blot, décide de détruire un train de munitions au triage du Mans. Il s'y

coûnaît. Il nous demande simplement de faire le guet. Et le train est détruit à hauteur du poste 7 sans faire de victime. Les militaires allemands pensent qu'il s'agit d'un « incident technique ».

Dans mes liaisons je me déplace facilement (rencontres au bar Dubois, rue d'Amsterdam, près de la gare St-Lazare, au bar « La Marseillaise » près de la gare Montparnasse, à Tours ou à Rouen). Je dois dire que je n'ai jamais été contrôlé, jamais on ne me demanda mes papiers, je devais certainement avoir une gueule de passe-partout.

En 1943, je suis convoqué dans un bureau rue d'Iéna, au Mans, où l'on me signifie que je suis désigné pour le STO (Service du travail obligatoire). Je ne réponds pas à la convocation. Je suis à nouveau convoqué le 28 septembre. Entretemps j'ai récupéré un tas de certificats médicaux et je vais voir un fonctionnaire de Vichy nommé Boivin, qui, après discussion et lecture des certificats médicaux, annule l'ordre (ils avaient déjà peur de la contagion !?).

Pendant toute cette période de l'occupation mon idée fut comme celle de Feiser : « foutre le bordel ». Le pauvre mec, le miséreux n'a de possibilité de vivre un peu mieux que lorsque la société hiérarchisée est dans le chaos. C'est surtout cela que m'a enseigné la « Résistance », car dès 1944, alors que les Allemands étaient encore là, tous les m'as-tu-vu se poussaient déjà au portillon. Je n'ai pas le langage châtié des *fréquenteurs* de salons pour raconter cette période, ni n'ai l'intention de faire du roman. Ce que je puis dire c'est qu'elle ne fut pas très gaie. Malgré tout, on essayait de vivre et un « résistant » ne peut se poser ni en martyr, ni en héros, mais simplement en acteur d'un passé qui ne laisse qu'une saveur amère.

Amertume qui dut être ressentie par maints résistants. En particulier, par ceux qui ont été torturés et internés dans des camps, comme votre ami Paul Rassinier. Quand l'avez-vous connu ? Quel souvenir en avez-vous gardé ?

En 1945 je suis entré à la SNCF à Château du Loir. Mon frère Maurice était secrétaire du Comité cantonal de Libération et j'eus des contacts avec les jeunes socialistes de la SFIO suite à mon appartenance à Libération Nord. C'est à ce moment que j'ai établi des liens étroits avec des camarades espagnols dont la plupart étaient anarchistes, et j'ai rapidement compris que la Résistance n'aura servi à rien si nous nous laissons embrigader, fichier, encarter. J'ai donc fondé le Groupe anarchiste de Château du Loir avec un autre cheminot, Jean Boyer, groupe qui devait avoir pour membre un vieil anarchiste russe, Henri Bagatskoff, à son retour de déportation. En avril 46, je suis exclu de la CGT pour indiscipline. Le plus marrant, c'est que mon frère Maurice était secrétaire de ce syndicat et qu'il se plia sous la pression des cocos. Un peu plus tard, il se retrouva à FO !

En juillet 1947 la SNCF me mute à Paris (arrondissement St-Lazare). À partir de ce moment, je suis en contact direct avec la Fédération anarchiste (quai de Valmy) et avec la CNT (rue de la tour d'Auvergne), qui vient de se constituer. Les

copains cheminots de la CNT me bombardent secrétaire de la Fédération des cheminots CNT, quand éclatent les grèves de 1947. Comme Albert Libertad, j'étais syndiqué mais très peu syndicaliste, aussi les différends commencèrent avec la CNT, où je commençai à m'apercevoir qu'une mafia voulait tout commander. Je sus après que ces gens-là étaient des FF. J'ai donc continué à militer à la FA.

C'est seulement en 1950 que j'ai entendu parler de Paul Rassinier. Il venait d'écrire *Le mensonge d'Ulysse*. Rassinier était un des fondateurs de Libération Nord. Arrêté le 30 octobre 1943, déporté à Buchenwald puis à Dora, il en revint grand invalide. C'est en reprenant sa place à la tête de la fédération SFIO de Belfort qu'il fit un coup d'éclat, en proclamant qu'il n'avait jamais rencontré dans la Résistance la plupart des hommes qui parlaient en son nom.

Rassinier fut donc rapidement excommunié du Parti socialiste. Les publications anarchistes furent les seules à parler du *Mensonge d'Ulysse*. Les autres, toujours au nom de la liberté, entamèrent des poursuites pour faire interdire son livre. Et c'est dans une fête du *Libertaire*, je crois en 1951, à la Mutualité, que j'ai rencontré Rassinier, dont le livre était vendu à l'entrée.

C'est à ce moment qu'il se rapprocha du mouvement anarchiste. *Le Libertaire*, jusqu'à l'éclatement de la FA, et le *Monde libertaire*, jusqu'aux insinuations malhonnêtes des FF., publièrent des articles de Paul Rassinier. En revanche, Louis Louvet publia jusqu'au bout des écrits de Rassinier dans *Contre-courant*. En 1956, nous étions plusieurs à avoir rompu avec la FA et nous nous étions retrouvés à l'Alliance ouvrière anarchiste. Rassinier pensa que nous avions eu raison et devint un ami de l'AOA au début de 1960. À partir de ce temps-là, j'eus des rencontres avec lui pour ainsi dire hebdomadaires, soit à St-Lazare, où je travaillais, soit chez lui, rue Bapts à Asnières. À cette époque le mot « révisionnisme » n'était pas encore apparu.

Paul Rassinier écrivit ses livres pour rendre compte de l'histoire telle qu'il l'avait vécue, de ce qu'il avait vu et subi en déportation ; c'est cela qui provoqua insultes et menaces de la part de ceux qui cherchent *toujours* à arranger l'histoire dans le sens politique de l'intérêt de leur carrière. Comme je le fais en ce moment, Rassinier disait ses souvenirs comme ils venaient – certainement mieux que moi. Le « crime » de Rassinier fut de se poser des questions sur certains romans feuilletons de politiciens au lendemain de la guerre. Dans l'avant-propos du *Mensonge d'Ulysse*, il écrit : « Que des exterminations par le gaz aient été pratiquées me paraît possible, sinon certain : il n'y a pas de fumée sans feu. Mais qu'elles aient été généralisées au point où la littérature concentrationnaire a tenté de le faire croire et dans le cadre d'un système après coup mis sur pied est sûrement faux. »

J'ai plusieurs fois parlé de ce sujet avec Rassinier, il a toujours lui-même cherché à comprendre en racontant ce qu'il avait vu. Il était un homme calme, pacifiste avant tout, maniaque de la vérité

historique. C'est pour cela qu'il aurait voulu de
grands débats sur ce sujet. C'est aussi pourquoi il
est devenu anarchiste, car l'anarchiste n'affirme
jamais, il cherche à comprendre. Depuis, d'autres
qui voudraient bien y voir clair dans cette période
de l'histoire sont face au mur du silence de la
censure, de l'autoritarisme de la finance politicien-
ne et religieuse. Si le débat est toujours néces-
saire, la censure est toujours haïssable ; raison
pour laquelle un anarchiste est toujours du côté de
celui qui est censuré.

Dans ce que vous venez de dire de nombreux
points vaudraient d'être précisés. Comme l'autori-
tarisme de la « finance religieuse », par exemple.
Et puis, les positions de Rassinier ont beaucoup
évolué au fur et à mesure qu'il approfondissait ses
recherches historiques. *Le mensonge d'Ulysse* est
un aspect de son œuvre, livre dont on ne saurait
trop recommander la lecture, mais *Les responsa-
bles de la Seconde Guerre mondiale* en est un
autre. Dans cet ouvrage, publié l'année de sa mort,
c'est l'historien qui parle, en portant un regard
d'ensemble sur plusieurs décennies de ce siècle. Il
quitte là le champ de ses souvenirs pour lui
préférer l'étude documentaire. D'où un texte plus
ardu, mais aussi l'impression qu'éprouve le lecteur
de découvrir le point d'aboutissement de la vie
d'un homme qui eut d'importantes responsabilités
sur le plan des idées et dans le combat politique.
En toile de fond, on trouve là encore le poids que
font peser les religions, ou superstitions. Or vous
êtes athée. Toute votre vie, vous avez combattu
les sectes maçonniques et les religions dominantes.
Quel lien faites-vous entre les unes et les autres ?
Votre maison a été deux fois saccagée, vous avez
évité de justesse au moins un passage à tabac
libertaire... Quelle leçon tirez-vous de votre expé-
rience de résistant d'après-guerre ?

Ce que j'appelle la « finance politique et reli-
gieuse » englobe les puissances obscures qui
cherchent à tout diriger, à tout commander et
emploient pour cela les moyens les plus dégueu-
lasses. Ça existe depuis longtemps, j'ai une grand-
mère qui m'a expliqué, quand j'étais gosse, les
sévices qu'elle a dû supporter des bonnes sœurs
dans sa jeunesse. Et si en 1950 les coups de fouet
n'existaient plus, les menaces de se retrouver sans
boulot étaient bien exploitées par les patrons ; je
ne pouvais qu'être d'accord avec Albert Libertad
quand il disait : « Résignés, regardez, je crache
sur vos idoles »...

C'est sûr, les positions de Rassinier ont beau-
coup évolué vers l'anarchisme, c'est-à-dire contre
toutes les formes de religion. Le procès de
« racistes » qu'on essaye de faire aux antijuifs est
un faux procès. Pour moi, comme pour Rassinier, le
juif est celui qui a choisi volontairement la religion
juive, comme d'autres ont choisi le christianisme
ou l'islam. D'ailleurs dans nos milieux anarchistes il
y a pas mal de copains arabes qui sont des
Sémites (pas musulmans pour autant), ce qui
prouve que nous ne sommes pas racistes. Vouloir
mélanger religion et race est une imposture et
c'est ce que cherchent à faire les juifs et les
croyants.

J'ai eu des différends beaucoup plus acerbes
avec des chrétiens qu'avec des juifs. Je n'en ai
jamais rencontré dans la Résistance entre 40 et 44
et ensuite les seuls rapports que j'ai eus avec eux
furent ceux du salarié que j'étais avec les patrons
et les hauts fonctionnaires qu'ils étaient.

Quant aux francs-maçons, qu'on le veuille ou
non, ce sont des religieux et des *archistes*. Je m'en
suis rendu compte au début des années cinquante.
La FA, tombée dans les mains des marxistes, se
transforma en Fédération communiste libertaire. À
la suite de quoi, à mon initiative, se tint une con-
férence d'Entente anarchiste le 11 octobre 1952
dont l'action fut vite étouffée par des personnages
bien intentionnés qui décidèrent la reconstitution
d'un Fédération anarchiste lors d'un congrès qui se
tint 127 rue Marcadet du 25 au 27 décembre 1953.
À ce congrès, nous sentions déjà le vent tourner,
avec le discours du F. Aristide Lapeyre, qui dit
que la conférence de l'Entente anarchiste a été
une maladresse et qui s'associe à Joyeux pour
prôner une organisation. Louis Louvet refuse de se
plier aux statuts d'une organisation. Au nom de
quelques camarades, j'interviens pour dire que le
mot organisation ne colle pas avec le mot
anarchie, mais que nous allons faire un effort pour
essayer de cohabiter.

Cohabitation qui ne dura pas longtemps. Fin 55,
avec Michel Lesure et André Prudhommeaux, nous
proposons de faire une importante campagne anti-
électorale ; nous diffusons un tract qui est repris
en première page de *Contre-courant*, par Louis
Louvet. Le *Monde libertaire* refuse de publier toute
propagande anti-électorale. Joyeux, Laisant, Suzy
Chevet, Bontemps, Fayolle s'opposent farouche-
ment à cette campagne. Nous collons des affiches
anti-électorales dans Paris et nous nous aperce-
vons que ce sont des membres de la FA, en
particulier du groupe du 18^e (Joyeux, Chevet,
Bontemps) qui passent derrière nous pour les
recouvrir par celles pour le Front républicain de
Mendès-France. On voit même dans le *Droit de
vivre* de la LICA un article de Bontemps appelant à
voter pour Mendès-France. Puis, début janvier
1956, j'adresse au comité de rédaction du *Monde
libertaire* un article intitulé « Les sectes contre les
travailleurs ». Le 11 janvier, je reçois une lettre de
Maurice Laisant qui dit : « Ton papier sur les
francs-maçons a soulevé beaucoup de critiques,
nous voudrions t'en parler de vive voix. » Le 17
janvier j'assiste donc à la réunion du comité de
rédaction du *Monde libertaire*. Suzy Chevet déclare
d'entrée que toute critique contre les francs-
maçons ferait perdre 500 abonnés au journal.
Entretiens *l'Adunata* (journal anarchiste italien de
New-York) avait publié l'article en italien, ce qui
lança Joyeux dans une violente colère frisant
l'hystérie.

Ce fut la rupture et ainsi naquit l'Alliance
ouvrière anarchiste le 25 novembre 1956.

En 1956, avec ma compagne Madeleine nous
habitons 33 rue du Canal à Saint-Denis et nous
eûmes un beau jour en fin d'après-midi la visite
impromptue des trois gardes du corps de Joyeux,
ce dernier étant resté au volant de sa bagnole.

Aussitôt ce fut la menace de me casser la gueule. À l'époque j'avais 34 ans et j'étais capable de démarrer seul, à l'épaule, un wagon de 15 tonnes. La rencontre menaçait d'être violente. Ils étaient cependant trois balèzes contre un, mais, au dernier moment, j'eus un renfort inattendu. Au rez-de-chaussée il y avait un bistrot arabe et les gars me connaissaient bien. Ils me demandèrent si j'avais besoin d'aide et cela suffit pour mettre en fuite les hommes de main de la glorieuse FA. Il est vrai que c'était pendant la guerre d'Algérie et la vision de quelques Arabes à mes côtés fit que les gros bras de Joyeux eurent les couilles molles.



Maison « bourgeoise » de St-Denis où le commando Joyeux tenta son coup de main.

En 1988, nous habitions à St-Pierre des Corps et, en notre absence, à deux reprises, le 12 janvier et le 8 mars, nous avons eu des visites insolites qui se traduisirent par un saccage de la cabane. Ces deux actes glorieux ne furent pas revendiqués. Ce ou ces cons-là ne réussirent qu'à traumatiser notre petit chat Louky, qui était seul dans la maison et qui, quatre ans après, a encore peur quand il entend un bruit insolite. Ces deux opérations m'ont laissé rêveur, car un monte-en-l'air, ça fauche mais ça ne saccage pas. Qu'espéraient-ils trouver chez des mecs qui n'ont que la retraite minimum d'un cheminot pour vivre (environ 5000 F par mois en 92) ?

Étranges méfaits, dont on ignore quels sont les auteurs et les commanditaires. Il serait tentant de voir dans ces saccages la trace de l'équerre et du compas, instruments auxquels la Fédération anarchiste paraît être inféodée, mais vous avez certainement connu après-guerre d'autres incidents de ce genre, dont il n'est nulle part question dans la presse.

Il faudrait des semaines pour raconter les anecdotes qui égrènent ces années, notamment les face à face continuels avec la hiérarchie. Tiens, en voilà une qui me revient, c'était en 1965. Un chef de la gare St-Lazare que tous les cheminots appelaient Modeste, tellement son orgueil était grand, avait dit qu'il était décidé à mettre à la raison cet anarchiste de Raymond Beaulaton. Modeste était un des responsables des cadres FO souvent en conflit avec les syndiqués FO de base (ce doit être ça qu'on appelle l'unité syndicale...). Franc-maçon, qui plus est. Bref, Modeste m'accusa ni plus ni moins d'« abandon de poste ». Avec l'aide de mon ami Fauchois de la CNT, nous fîmes un article dans le *Combat syndicaliste* du 28 janvier 1965, qui fut distribué à tous les cheminots de la gare. Le fameux Modeste fut ainsi couvert de honte, pour avoir fait sciemment un acte d'infamie.

Pour moi, sectes et religions, c'est du pareil au même, car elles représentent la réalité du fric et de la hiérarchie. Je mets tout ce beau monde dans le même sac. Mon dernier train fut un train qui emmenait les ordures ménagères de la ville de Paris, indice, peut-être, que je ne voulais plus voir toute cette pourriture.

J'ai toujours considéré qu'un croyant est un malade mental et lorsque je vois des gens qui se disent athées nous dire : « la valeur d'un individu ne dépend nullement de sa croyance ou de son incroyance » [Albert Beaugnon, président de l'Union des athées, NDLR], j'en reste pantois. D'ailleurs, le mot valeur m'a toujours écœuré, ceux qui parlent de valeur à tout bout de champ sont, en réalité, les premiers des racistes, car c'est eux qui classent les êtres vivants. Moi, j'en ai rien à foutre qu'un individu soit noir, blanc ou jaune, et j'estime que celui qui marche à quatre pattes ou qui vole dans l'air est mon égal. C'est d'ailleurs pourquoi je suis végétarien. Pour ne pas tuer d'animaux qui ont tous le droit de vivre, comme moi.

Aujourd'hui âgé de 70 ans je sais que je ne verrai pas la terre débarrassée de ces cons d'hommes de hiérarchie pétris d'orgueil. Mais il y a des jeunes qui voient clair. Comme le jeune copain Saint-Mad, qui dit :

« Ceux qui m'ont appris à lire et à écrire, Ce bien beau savoir qu'il ne faut pas que je perde M'auront fait taire longtemps pour ne pas les subir Et c'est pour cela que je leur dirai : Merde ! »

Il n'y a pas d'animaux nuisibles, excepté chez les hommes. Mais il ne faut pas se résigner, il faut rester en dehors, ne pas avoir peur de faire face, de résister. L'objection de conscience permanente et généralisée est aujourd'hui la meilleure forme de résistance.

Propos recueillis par
Alain Guionnet

le 20 avril 1975

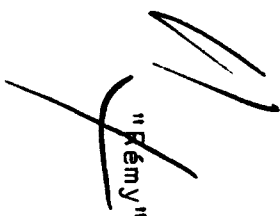
Mon cher Camarade,

Notre ami G. Mérot vient de me faire parvenir la lettre que vous avez eu la gentillesse de m'adresser, et à laquelle se trouvent joints des récits dont j'ai pris connaissance avec le plus vif intérêt. Je ne manquerais pas, quand l'occasion m'en sera offerte, de les citer sous votre référence.

Serez-vous au Havre le 21 juin prochain, et à Bruneval le 22 ? Je serais heureux de vous y revoir.

Partagez je vous prie avec tous les vôtres mes plus amicales pensées,

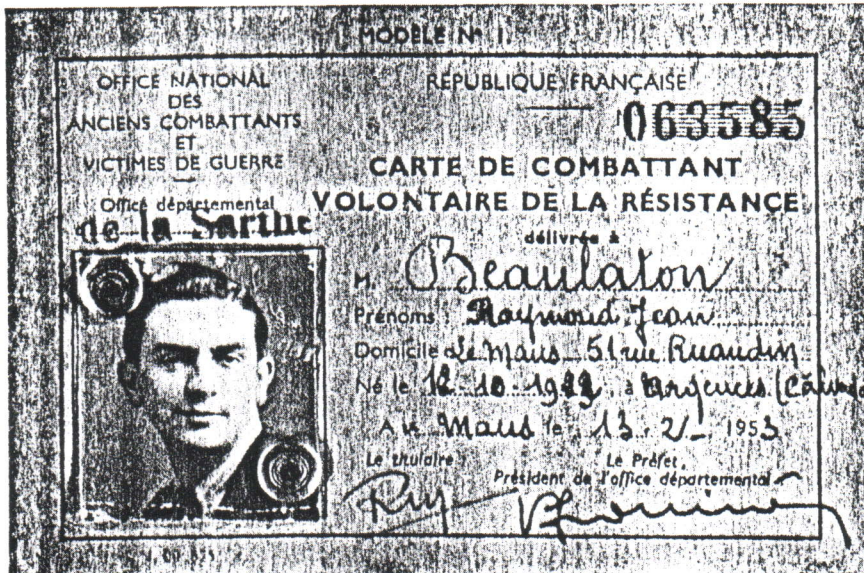
à Monsieur Raymond BEAULATON


"Remy"

*Photocopie de la dernière
lettre que m'a adressé Remy*



Témoignage de Monsieur Raymond BEAULATON



Réseaux Libération Nord et C.N.D

"Le 20 juillet 1940, Louis GAIGNEUX, Jacques GALYI, Pierre FORNES, mon frère et moi-même créons un groupe intitulé "Front de la Liberté". Nous faisons paraître un bulletin photocopié intitulé "L'Echo du Monde Libre" ; j'en assure le tirage à quelques dizaines d'exemplaires qui sont distribués dans les boîtes à lettres du Mans. Ce journal a été remis à la Préfecture du Mans pour une exposition en 1946, mais il ne nous a pas été rendu.

"Début septembre 1940, j'établis le contact avec René PLANCHAIS (qui sera membre de la Commission Exécutive du Comité départemental de Libération), et avec Henri LEFEUVRE, ancien maire du Mans. Les rendez-vous entre Henri LEFEUVRE, René PLANCHAIS et moi ont lieu avenue Thiers (aujourd'hui avenue du Général Leclerc) face à l'autogare. Messieurs LEFEUVRE et PLANCHAIS mettent alors sur pied un comité d'action qui, fin 1941, prendra le nom de Comité d'Action Socialiste, puis se confondra dans "Libération Nord". Début 1941, le groupe s'étoffera par la prise de contact de mon frère et moi avec Jules POTTIER, Secrétaire Général de l'Union des Syndicats Ouvriers de la Sarthe (C.G.T.)

"Libération Nord" se développe. Entre 1941 et 1944, son P.C. se situe à Coulongé, chez le père de Jean CUREAU. Sans trop le savoir, les membres d'un groupe sont imbriqués avec d'autres, et les membres de "Libération Nord" apprennent après coup que leurs renseignements furent utiles au coup de main de Bruneval les 27 et 28 février 1942 (NDLR. dans Historama n° 274 de septembre 1974, le "Colonel Rémy" dit : "Un premier raid, auquel mon réseau "Confrérie Notre-Dame" eut l'honneur de participer par les renseignements qu'il put fournir, avait été lancé par les "Combined Operations" sur les côtes françaises occupées par l'ennemi, dans la nuit de 27 au 28 février 1942. Ayant pour objet de se saisir des éléments essentiels du radar allemand installé sur la falaise de Bruneval aux environs du cap d'Antifer (sud-ouest d'Etretat) afin d'en pénétrer les secrets, l'opération fut minutieusement préparée avec une rigueur quasi chronométrique, et se traduisit par un plein succès qui, outre son retentissement dans le clan allié auquel venaient d'être infligés de graves revers, eut sur le plan pratique des répercussions jusqu'à la fin de la guerre en permettant de brouiller efficacement le système de détection antiaérien de l'adversaire".)

"Cela amena Paul SEGRETAIN à nous contacter, mon frère et moi, et nous devînmes membres actifs du réseau C.N.D. DE CASTILLE le 1er septembre 1942. Je devins agent de liaison entre divers réseaux et groupes. Mon frère et moi recrutons d'abord Bernard FRANCOIS, pour Angers comme "Jules" (agent de renseignements) en avril 1943 puis Félix PEAN ("pseudonyme Philippe") le 23 décembre 1942 comme antenne du groupe C.N.D. CASTILLE à Tours.

"Après juillet 1941, les communistes commencèrent à essayer de nous contacter et, par l'intermédiaire de Georges BAREAU, le 1er septembre 1941, nous sommes entrés en relation avec le Front National (communiste), où je retrouvai Paul BLOT, qui avait été un de mes compagnons d'école à Pierre Philippeaux avant la guerre. C'est chez ses parents, au passage à niveau du Chemin de la Foucaudière, qu'était le P.C. du Front National ; là, je rencontrai pour la première fois Gaston FRESNEL (qui sera assassiné le 27 juillet 1943 au pont Coëffort). Paul BLOT fut certainement un des résistants sarthois les plus téméraires.

"Le 1er avril 1943, un train de munitions saute à la gare de triage du Mans, à hauteur du Poste 7, attentat réussi sans faire de victime, grâce à la collaboration active entre Paul BLOT et moi-même. Le jeudi 13 mai 1943, Georges BAREAU et moi rencontrons Monsieur GIVELET, responsable du Front National à Rouen. La rencontre se déroule au Bar Dubois, rue d'Amsterdam, près de la gare Saint-Lazare à Paris.

"Le 29 mai 1943, une réunion commune entre Front National et Libé-Nord a lieu à Château-du-Loir, au Café du Commerce, place des Halles, à laquelle assistent Georges BAREAU, Maurice BEAULATON, Marcel RECEVEAU et moi. Le samedi 24 juillet 1943, Paul BLOT et moi rencontrons, place Gambetta au Mans, Gaston FRESNEL et une jeune fille connue sous le nom de "Manon" (NDLR. il s'agit très probablement de Manon MULLER, assistante sociale au Mans, responsable des femmes F.T.P. pour la Sarthe, arrêtée en juillet 1943 en cherchant à rendre visite à DELAUNE à l'hôpital, et déportée). Nous préparons, avec l'aide de Paul SEGRETAIN, un parachutage de matériel dans un champ à Maule, près de Saint-Saturnin, au nord du Mans. Ce parachutage ne put avoir lieu, Gaston FRESNEL étant assassiné le 27 juillet 1943 par les agents Benoît et Legendre, de la brigade mobile d'Angers. "Auguste" DELAUNE, grièvement blessé, décédera le 12 novembre à l'hôpital du Mans.

"Un jour de novembre 1943, Paul SEGRETAIN est arrêté. Cette même année, je travaille à l'usine Carel et Fouché, où on fabrique un hydravion allemand : "Arado 193". Avec les camarades GARGAM, ROUSSEAU et TOUZEAU, nous nous procurons les plans, qui sont transmis à Londres par le réseau C.N.D. CASTILLE. Notons qu'à l'usine Carel et Fouché, l'ingénieur allemand, du nom de ALTENKICH, n'y voit que du feu.

"Le directeur de l'usine Carel était Monsieur SADIÉ, président du Groupe Collaboration de la Sarthe, et qui n'hésitait pas à faire arrêter les ouvriers récalcitrants, ce qui lui valait de se heurter assez souvent avec Albert RIEGLER, secrétaire régional à la propagande du P.P.F. de Doriot dans la Sarthe. Sans le vouloir, et en certaines circonstances, RIEGLER aida les résistants en appuyant des revendications contre le patronat collaborateur, dont la principale figure était SADIÉ, particulièrement dangereux pour les résistants. Les heurts entre RIEGLER et SADIÉ ont souvent permis à des résistants de tirer leur épingle du jeu."

Frère de Raymond, Maurice BEAULATON travaille également à la S.N.C.F.. Il milite dans plusieurs mouvements de résistance à Sotteville-lès-Rouen, où sa profession le mène en 1941, puis à Château-du-Loir à partir de 1943.



Paul SEGRETAIN. Archives particulières.

dès la libération, avec des moyens considérables pour prendre en mains les partis politiques, les organisations syndicales et de nombreuses associations.

A moins d'être aveugle, il était aisé de s'apercevoir que les hommes, qui croyaient s'être libérés de la tyrannie en écrasant le nazisme, devaient se soumettre à de nouveaux despotes : ceux de la finance et des affaires.

Et voilà pourquoi, dès 1945, je me considère comme un EN-DEHORS, un anarchiste car la résistance à Hitler n'a été qu'une étape, la lutte continue et continuera.

Tant qu'il y aura un homme libre, même seul, ce sera le plus sûr moyen de résistance à l'asservissement.

Le 24 février 1990

Raymond BEAULATON

- ANECDOTE

Par une circulaire du 1^{er} juin 1950, "le Bureau de l'Amicale du Réseau CND Castille réuni le 1^{er} mai 1950 tient à préciser à l'unanimité" qu'il se désolidarise entièrement de la position personnelle prise par son président d'honneur, le colonel Rémy, dans les articles récemment publiés.

Il s'agissait d'articles publiés dans "CARREFOUR" du 11/4/1950 sous le titre "LA JUSTICE ET L'OPPROBRE"

dans "le FIGARO" du 17 avril 1950, sous le titre "LETTRE A GABRIEL ROBINET." et dans "MATCH" du 20 avril 1950 sous le titre : "POURQUOI J'AI CHANGÉ D'AVIS."

C'était le BUREAU de l'Amicale du Réseau, mais pas l'ensemble de ses membres qui se désolidarisait de Rémy

Pour bien éclairer l'histoire, Rémy fut condamné par les vanaux du régime, c'est-à-dire tous les politiciens avident du pouvoir, parce qu'il exprimait un jugement NON-CONFORMISTE, un jugement d'Homme Libre se dressant contre les tartarins de la dernière heure à "reprimer la collaboration" le plus souvent par vengeance personnelle. Ceci doit être dit.

Raymond BEAULATON

Suite à la plaquette de textes recueillis par Madame Launay pour le Centre Généalogique Maine Perche, je me permets d'ajouter deux textes que j'avais remis à Madame Launay et qui ne furent pas publiés.

- Raisonnement logique et personnel.

Lorsqu'en juin 1940, le système nazi-fasciste s'installa au moyen de la guerre, nous étions, au Mans, une poignée de jeunes très affectés par l'évènement. Nous n'étions pas patriotes, nous étions anti-militaristes, amis de "La Patrie Humaine" nous efforçant de vulgariser les idées pacifistes de Jean Giono, de Louis Lecoq et... nous pensions, comme Anatole France: "On croit mourir pour la Patrie. On meurt pour les industriels". Et pourtant, au milieu de l'indifférence générale nous pensions qu'il fallait faire quelque chose contre la guerre et pour la liberté.

Notre noyau de résistance, créé le 20 juillet 1940 était donc composé de jeunes issus de la classe ouvrière qui n'a pas besoin de "Chef génial" pour se retrouver dans les moments difficiles. Mon idée, comme celle de mes amis, était (et reste toujours) l'antidote du totalitarisme, c'est-à-dire, être soi-même, envers et contre tous, de ne pas s'avilir en mettant sa destinée entre les mains d'autrui.

J'ai connu, pendant cette période, des amis intègres: Henri Le Feuvre directeur de l'école laïque de l'Abbatot (qui fut maire des Neus) Jules Pottier secrétaire de l'Union des Syndicats Ouvriers de la Sarthe, Gaston Fresnel responsable sarthois du F.N et quelques autres disparus. Sans oublier mon camarade d'école Paul Blot.

La résistance m'a fait comprendre que si quelque chose est possible pour la libération de l'homme, c'est-à-l'échelle des groupes d'affinités, de fraternité, d'autant plus authentiques qu'ils négligent les masses moutonnières qui hurlent devant un César de carnaval.

C'est ainsi, que dès 1945, la guerre n'était même pas finie j'ai vu que la plupart des hommes qui parlaient au nom de la "résistance" avaient attendu la dernière heure pour faire surface, la résistance se trouvant ainsi livrée à une poignée d'intrigants.

Ceux qui, les années précédentes fréquentaient encore les salons de Vichy ou la protection du frère Otto Abetz survivèrent,